

Après Irma, les secours témoignent

Irma, José, Maria, les Antilles ont subi une vague d'ouragans qui ont dévasté Saint-Martin et touché la Guadeloupe. Les sapeurs-pompiers engagés, de retour des Antilles, nous racontent leur mobilisation, leur mission et leurs enseignements.

Texte Valérie Chravzez
Photos Valérie Descartes, colonel
Matthieu Mairesse, Grégory Andolina

Le 5 septembre dernier, Irma, ouragan de 335 000 km² classé en catégorie 5, s'approche des îles Saint-Martin et Saint-Barthélemy, placées en alerte violette (voir aussi le n° 1104). En métropole, on s'attend à des dégâts importants, et les secours s'organisent. Des appels aux volontaires sont lancés aux sapeurs-pompiers. Valérie Descartes, infirmière SPV au Sdis 91, raconte : « Le 5 septembre, j'ai reçu un appel à candidatures. Je me suis proposée et on m'a appelée dans l'heure pour me demander si je pouvais partir rapidement, ce que j'ai confirmé. Je devais travailler de nuit aux urgences mais on m'a rappelée pour me dire qu'on partait le lendemain ; j'ai juste eu le temps de me trouver un remplaçant et de préparer mes bagages. »

Bruno Isnard, sergent à Aubagne (13), a appris, quant à lui, le 6 septembre qu'on cherchait des volontaires pour un départ à Saint-Martin et a fait acte de candidature. « La nuit du 6 au 7, j'étais de garde et j'ai reçu un coup de téléphone à 1 heure du matin pour m'informer que je partais. J'ai dû tout lâcher, prévenir mon chef, aller chercher mes affaires, dire au revoir à mon épouse et partir pour Pélissane préparer le matériel médical et de bâchage, des tronçonneuses et une station de potabilisation. Il fallait tout peser, car nous étions limités en poids dans l'avion affrété par le ministère, qui a décollé de Marseille avec 66 sapeurs-pompiers du sud de la France. »

Même urgence pour le colonel Matthieu Mairesse, directeur du Sdis 86, qui reçoit le 9 septembre un appel à candidatures

du centre de gestion interministérielle des crises pour commander une mission de sécurité civile aux Antilles, à la suite du passage d'Irma. Il y répond, apprend qu'il est retenu et doit se présenter le lendemain au centre de gestion interministériel de crise, place Beauvau à Paris. Là, une visioconférence avec les préfetures de Saint-Martin et de Guadeloupe lui permet de dresser un état des lieux et des besoins avant qu'il n'embarque avec son équipe dans l'avion présidentiel, direction Point-à-Pitre (Guadeloupe).

Rejoindre Saint-Martin

Si le sergent Bruno Isnard et ses collègues parviennent facilement à rejoindre la Guadeloupe, se rendre à Saint-Martin après le passage du cyclone s'avère plus compliqué. « À notre arrivée, le Sdis de Guadeloupe nous a expliqué que, ne sachant pas dans quel état étaient l'aéroport et le port, notre départ était décalé au lendemain »,

[...] nous avons découvert l'ampleur des dégâts et croisé des habitants qui nous remerciaient de venir à leur secours. »

raconte Valérie Descartes. Les sapeurs-pompiers passent donc leur première nuit dans l'aérogare en attendant qu'on leur annonce qu'ils feraient finalement le voyage en bateau. Ce qui, en raison du mauvais temps, leur a encore demandé de patienter jusqu'à 20 h 30. « Nous avons embarqué dans un taxi boat pour une traversée de 12 heures sur une mer très agitée. En arrivant à Saint-Martin, le lendemain matin, nous avons découvert l'ampleur des dégâts et croisé des habitants qui nous remerciaient de venir à leur secours. On nous a emmenés vers notre campement dans un bus aux vitres éclatées », retrace Valérie Descartes. Situé au nord de Saint-Martin, il s'agit d'un bâtiment ayant résisté à la tempête qu'une unité de la Sécurité civile envoyée avant qu'Irma ne touche l'île a réquisitionné. C'est dans ce campement, situé près d'un centre commercial, que le lieutenant-colonel Olivier Grosjean, du Sdis 91, prend le commandement des

60 sapeurs-pompiers venus d'Île-de-France. Une majorité d'entre eux étaient comme lui des spécialistes du déblaiement, mais il y avait aussi cinq personnes du Grimp, cinq équipes cynotechniques et des sapeurs-pompiers volontaires. Comme on annonçait l'arrivée imminente d'un deuxième ouragan baptisé José, le lieutenant-colonel Grosjean demande à ses hommes de renforcer les lieux. Et ce n'est qu'après son passage, qui s'est limité à beaucoup de pluie, que les choses sérieuses peuvent commencer. Le lieutenant-colonel et son équipe peuvent débiter leur mission, confiée par madame le préfet de Saint-Martin, avec comme priorité de dégager les voies et l'accès à la seule déchetterie de l'île, tout en assurant la distribution d'eau et de nourriture à la population. « Comme nous n'avons pas eu besoin des chiens, les maîtres-chiens ont participé aux mêmes missions que nous, explique le lieutenant-colonel Grosjean. En 10 jours,





nous avons pu rétablir la scolarité dans 38 classes, restaurer l'hôpital et un centre commercial, de façon à ce que la vie puisse reprendre. » Le sergent Bruno Isnard, pour sa part, se souvient de conditions de vie difficiles, surtout les premiers jours. « Les deux usines de désalinisation de l'île étaient hors service et l'eau était rationnée. Nous n'avions droit qu'à 2 litres par jour. Avec un climat chaud et humide, lorsqu'on se dépense, c'est peu. Quand on a pu être ravitaillés en eau potable, ça a été plus facile. »

Des tensions sans violence

Les sapeurs-pompiers se souviennent avoir eu affaire à une population très nerveuse les premiers jours. « Les gens se sont vus mourir. Les rafales de l'ouragan Irma avaient atteint les 360 km/h, c'est miraculeux qu'il n'y ait eu que 11 morts. La première semaine, les gens étaient prostrés, prêts à la crise de nerfs à la moindre étincelle, mais ils se sont vite repris », assure le lieutenant-colonel Grosjean. Les sapeurs-pompiers ont même pu compter sur l'aide de la population. « On nous a donné beaucoup de choses. Les propriétaires de magasins nous apportaient leurs denrées périssables à distribuer, des loueurs de véhicules nous confiaient des voitures pour que nous puissions les utiliser. Il y a eu des

pillages, mais pas comme cela a été présenté à la télévision, les gens allaient juste se servir dans des entrepôts. Par précaution, on n'intervenait pas la nuit, mais à aucun moment on ne s'est sentis en danger », assure encore le lieutenant-colonel. Ce que confirme Valérie Descartes : « Les gens étaient dans l'entraide. Un pharmacien, dont l'officine n'avait pas résisté à la tempête, est venu nous apporter ses stocks de médicaments que nous avons pu distribuer, ou utiliser pour soigner les bobos. Nous nous sommes rapidement rendu compte qu'il n'y aurait pas de victimes à soigner. Nous avons donc organisé une petite consultation le temps que l'hôpital puisse rouvrir et que la Croix-Rouge et les Eprus (Établissements de préparation et de réponse aux urgences sanitaires, ndlr) aient pu organiser des dispensaires. Des "locaux" sont venus nous proposer des tronçonneuses, des pelleuses, et un magasin de bricolage nous a donné du matériel. Grâce à eux, on a pu démultiplier nos actions. C'était pour nous une chance d'être dans une zone commerciale », conclut-elle.

Un ouragan peut en cacher un autre

Arrivé en Guadeloupe le 12 septembre, le colonel Matthieu Mairese a pour

Missions des secours : distribution de vivres, soins, sécurisation de bâtiments et de routes et coordination, des moyens.

mission de renforcer le centre opérationnel départemental de la Guadeloupe, en apportant son aide à l'évaluation opérationnelle et logistique. « Concrètement, mon équipe recevait les besoins de Saint-Martin et nous devions y répondre en acheminant ce qu'on nous demandait : eau, bâches, équipements arrivés depuis Paris ou la Martinique ; nous le faisons en réquisitionnant avions et bateaux. »

La première semaine, le sapeur-pompier s'efforce de répondre aux commandes présidentielles visant à assurer la reprise d'une vie normale sur l'île de Saint-Martin, mais l'arrivée de l'ouragan Maria sur la Guadeloupe la nuit du 18 au 19 septembre modifie ses plans pour la deuxième semaine de mission. « Le centre a été obligé d'interrompre le pont logistique mis en place avec Saint-Martin et d'organiser des secours pour la Guadeloupe, ce qui n'était pas prévu au départ. Lorsque nous sommes partis, on était encore dans la phase de reconstruction, mais le fret aérien avait repris », détaille le colonel, qui a été relevé par l'équipe de Bertrand Vidot, directeur du Sdis 80.

C'est aussi l'arrivée d'un deuxième ouragan qui a retardé l'arrivée du commandant Jean-Paul Bosland et de son équipe de dix sapeurs-pompiers

bénévoles, dans le cadre d'une mission de l'ONG de sapeurs-pompiers Groupe d'intervention et de secours (GIS) France (74). « Nous étions prêts plus tôt, mais comme on annonçait l'arrivée de "José", nous avons préféré attendre que l'ouragan soit passé avant de partir, avec assez de matériel pour tenir en autonomie dix jours. » Arrivés en Guadeloupe, les sapeurs-pompiers bénévoles du GIS se voient confier la sécurisation d'un lycée professionnel à Marigot, dans le quartier Concordia. « Nous avons déposé des tôles du toit, abattu des cloisons, démonté des portes et des fenêtres qui menaçaient de tomber, relancé l'électricité et l'informatique, etc., le tout avec l'aide d'un drone professionnel pour la partie reconnaissance avec plans 3D, mis à disposition de l'armée et de la gendarmerie. Des jeunes militaires du SMA de Guadeloupe s'occupaient du nettoyage de la partie extérieure du bâtiment. À notre départ, il était prêt à recevoir des élèves », affirme le commandant Bosland.

De retour chez eux

Aujourd'hui, les sapeurs-pompiers que nous avons interrogés sont tous rentrés chez eux. L'heure est au bilan. « Au niveau humain, il n'y a rien à dire. Le personnel était motivé, disponible,

Il a fallu 6 heures pour que l'équipe "Irma 1" parte, 3 heures pour "Irma 2". Il sera difficile de faire mieux. »

Prises de vues aériennes pour modéliser un bâtiment en 3D.

volontaire et professionnel, assure le sergent Bruno Isnard. En revanche, poursuit-il, 6 tonnes de matériel, c'est peu. Nous avons volontairement laissé douches et toilettes, mais quand on n'a pas d'eau, c'est vite un problème, que nous n'aurions pas eu si nous avions emporté nos toilettes sèches. Côté pratique, il nous a manqué des chapeaux de brousse pour nous protéger du soleil. Concernant le temps d'intervention, il a fallu 6 heures pour que l'équipe "Irma 1" parte, 3 heures pour "Irma 2". Il sera difficile de faire mieux. Quand nous sommes partis, il restait beaucoup de travail de reconstruction. Aussi, c'était important de savoir que la Sécurité civile prenait le relais, qu'on ne partait pas en abandonnant la population. »

« J'ai eu un réel plaisir en me rendant compte des capacités de réaction des services de l'État face à ce genre de situation, rapporte le colonel Mairese. La France a conduit l'une des plus grandes opérations logistiques de son histoire avec 770 sapeurs-pompiers et secouristes engagés, sans compter les acteurs de la chaîne de commandement et de logistique, ce qui a permis de rendre rapidement un semblant de vie à une zone dévastée. Il y a une très grande résilience de l'État. »

Valérie Descartes est rentrée épuisée mais avec un excellent souvenir de cette mission humainement riche. Elle s'indigne du traitement fait de la situation par les médias. « Ils insistent sur l'insécurité, les pillages, les gens qui se plaignaient de la lenteur des secours. C'était en décalage complet avec ce que je vivais. Oui, il y a eu des gens qui se sont servis, mais on n'a jamais eu peur pour nos vies. Il y avait de la solidarité. Ceux qui n'avaient plus de toit logeaient chez les autres. On nous donnait des choses pour faciliter notre travail. Rapidement, des animateurs ont entraîné des jeunes pour nettoyer et reconstruire leurs quartiers, on en voyait débayer les rues. Les gens ont mis du temps à participer mais ils l'ont fait, et ça, les médias n'en ont pas parlé. »

« Difficile de tirer des enseignements d'une seule mission, car elles sont toutes uniques », assure le commandant Jean-Paul Bosland, qui apprécie toutefois de s'être vu confier une tâche « bien calibrée par rapport à notre effectif et le temps que nous avons ».

Le mot de la fin reviendra au lieutenant-colonel Grosjean, qui résume bien le ressenti de tous : « Nous sommes repartis avec le sentiment du devoir accompli. » ■

